

Entretien avec Gérard Cherbonnier des éditions du Petit Pavé pour la revue Chiendents. Par Stéphane Beau*

J'entendais il y a peu, à la radio, une journaliste s'inquiéter de l'avenir des libraires indépendants, mis à mal par des rivaux comme Amazon et par l'émergence du livre numérique. Cette question revient assez souvent, il me semble, dans les médias. Par contre, j'ai l'impression de ne pas entendre grand monde s'inquiéter de l'état de l'édition indépendante. Car, pour que les libraires puissent continuer à vendre des livres, ne faut-il pas aussi qu'il y ait des éditeurs qui leur donnent vie ? Que peux-tu nous dire de l'état de santé de l'édition indépendante aujourd'hui ? As-tu des chiffres (nombre de structures qui ferment, hausse ou baisse chiffres d'affaire...) ?

Pour répondre à ta question, remettons-nous dans l'observation générale de la situation du livre actuellement.

L'individu qui pénètre aujourd'hui dans une librairie a le sentiment logique que l'édition en France se porte bien, qu'elle est riche et diverse...

Cette impression est renforcée par le fait que l'industrie du livre en France regroupe différentes marques éditoriales qui sont de fait entre les mains de quelques groupes financiers. Pour les chiffres, il se publie de l'ordre de 60.000 titres par an (dans les années 90 c'était 40.000 titres).

La progression du nombre de titres publiés semble se stabiliser, la fuite en avant de l'industrie du livre de toujours publier plus pour augmenter son chiffre d'affaires et donc augmenter la facturation aux libraires, a eu les limites du nombre de lecteurs potentiels. Comme dans d'autres domaines industriels, aujourd'hui l'industrie du livre est passée à la concentration avec rachat d'autres maisons d'édition pour former des groupes toujours plus importants et donc accroître sa part de marché et bénéfice.

Nous sommes donc là loin de toute logique éditoriale et culturelle, ce qui n'est pas le cas pour les éditeurs indépendants, non pas parce qu'ils sont meilleurs ou plus intègres, mais parce qu'ils n'ont pas accès aux outils de « marchandisation du livre » ou de façon marginale lorsque tu parles d'Amazon ou du livre numérique.

Selon les derniers chiffres connus, la France compterait environ 3000 maisons d'édition (toutes marques comprises).

Ce chiffre met surtout en lumière, avec moins d'une centaine de maisons connues du grand public, la différence de structure et de moyens de plus en plus forts qui caractérisent l'univers du livre et les conséquences que cela a pour l'exercice d'une activité d'édition de livres, mais aussi pour les auteurs, les lecteurs et même pour la qualité et le pluralisme éditorial.

Au-delà de ces généralités, il est très difficile d'avoir des organismes habilités des chiffres particuliers pour l'édition indépendante et la raison est facile à comprendre, déjà matériellement il faut reconnaître que peu d'éditeurs indépendants donnent leurs chiffres, parfois parce que eux-mêmes ne les connaissent pas, et puis cela arrange beaucoup de monde car si l'on s'apercevait que l'édition indépendante représente des ventes de livres non négligeables, donc par conséquence en terme d'impôts, de charges sociales, même de salariés, et donc un poids dans l'économie, peut-être que ces mêmes éditeurs seraient en droit de demander la même place dans les médias du secteur public que l'industrie du livre, la même place chez les libraires subventionnés par l'Etat que l'industrie du livre.

J'ai un peu l'impression que l'éditeur est un peu le maillon oublié de la chaîne du livre. C'est pourtant un maillon essentiel, non ?

L'édition est un maillon essentiel, mais je ne ferai pas de corporatisme, il y avait, si on se réfère à l'historique du livre, l'époque des imprimeurs-éditeurs puis des libraires-éditeurs, ces deux premiers métiers ont préféré ne pas prendre de risque, l'un en produisant uniquement, l'autre en vendant uniquement, c'est simplement ainsi qu'est née l'activité d'éditeur comme on la connaît aujourd'hui, et à la réflexion cela a été une dérive qui permet aujourd'hui à des « fonds de pension » d'être derrière des groupes de l'industrie du livre.

L'association de l'Autre Livre, comme bien d'autres, pousse néanmoins les Centres régionaux du livre (CRL) à établir des enquêtes auprès des éditeurs de leur région afin de connaître ce que représentent sur le plan économique les éditeurs de leur région.

Il est triste pour nous de devoir passer par des ratios économiques plutôt que culturels pour être reconnus, mais c'est le résultat de la société libérale d'aujourd'hui.

Avec le recul qui est le tien, que peux-tu nous dire de l'évolution de ton activité d'éditeur ? Est-il plus dur de publier des livres aujourd'hui qu'il y a quinze ans par exemple ? Plus dur de les vendre ? Combien faut-il vendre d'exemplaires d'un livre pour qu'il soit « rentable » ? J'imagine qu'il se publie tous les ans des milliers de livres qui ne le sont pas ? Comment expliques-tu cela ?

Bien sûr il est plus dur de publier des livres aujourd'hui qu'il y a 20 ans, mais la société est plus dure aujourd'hui qu'hier. Ce qui est contradictoire c'est qu'il est plus facile de produire un livre aujourd'hui qu'hier en raison de l'informatique, du numérique, et qu'il est plus difficile de rentabiliser les livres, d'où des livres qui ne le sont pas, mais c'est le cas aussi dans l'industrie où il faut moins de temps par exemple pour produire une voiture, mais on demande à l'ouvrier de travailler plus, plus longtemps et de gagner moins comme salarié et comme retraité.

Le livre, contrairement souvent à ce que pensent les auteurs, n'est pas en dehors du système et les contraintes qu'ils subissent dans leur vie, leur travail, leurs loisirs, il faut qu'ils acceptent de les transposer dans la vie de leur livre. Il est impossible pour moi de parler de seuil de rentabilité, il est tellement différent selon la structure de la maison d'édition et le type de livre.

Le débat sur les difficultés des libraires met généralement en avant le fait que ces derniers n'arrivent plus à retirer de leur activité un chiffre d'affaire suffisant pour vivre. Mais c'est aussi une réalité banale chez les petits éditeurs. J'ai l'impression qu'ils sont très nombreux à ne pas vivre de leur travail et à ne survivre que parce qu'ils perçoivent d'autres revenus par ailleurs (double emploi, retraite, activités complémentaires). Dans une association comme L'Autre Livre, où tu es investi, as-tu une idée du nombre d'éditeur que cela concerne ?

Je ne connais pas pour ma part d'éditeur adhérent à l'Autre Livre qui ne soit pas en difficulté financière, ou qui ne puise pas dans ses revenus obtenus par ailleurs pour poursuivre son activité d'éditeur.

Mais je me dois de préciser que les profits faits sur les livres de l'industrie du livre passent aussi par l'exploitation des salariés de ces grosses maisons d'édition, qui eux comme nous « petit éditeur » ont le plus souvent gardé l'amour du livre, ce qui d'ailleurs permet, même

inconsciemment, de présenter l'industrie du livre sous un visage pseudo culturel et d'exception culturelle française.

L'éditeur est souvent la cible de violentes critiques de la part des auteurs. De la part de ceux dont les manuscrits ont été refusés, mais aussi, bien souvent, de la part des auteurs dont les livres ont été édités. Comment vis-tu ces exigences généralement peu respectueuses et compréhensives de tout le travail que tu fais ?

J'ajouterai même que si un livre est mal imprimé, on le reproche à l'éditeur et non à l'imprimeur, que si le libraire ne commande pas un livre demandé par un client en prétendant qu'il est épuisé, on le reproche à l'éditeur, pas au libraire.

Tout ce que l'on peut faire c'est, d'une part, laisser faire et laisser dire, si cela s'accompagne d'être transparent dans son activité d'éditeur, dans ses choix, ses actions, donc n'avoir rien à se reprocher, puis surtout, essayer d'expliquer aux auteurs par des entretiens comme le tien, ou pour le Petit Pavé avec un journal comme les Brèves du P'tit Pavé, non pas l'activité d'un éditeur mais tout simplement le métier d'auteur. Ecrire, que l'on soit un auteur reconnu ou méconnu ; chez un petit ou un gros éditeur, ne s'arrête pas à remplir des feuilles blanches, contrairement à ce qu'il pense, il faut que l'auteur accepte de comprendre le fonctionnement matériel et immatériel de la chaîne du livre, comprendre que le livre a les « deux pieds » dans notre société libérale, inégalitaire et de marchandisation.

Comment vois-tu l'avenir du livre, des livres, et de celles et ceux qui, comme toi aujourd'hui, se battent quotidiennement pour les faire vivre ?

Pardon de me répéter, mais je ne peux le voir pour ma part autrement que comme citoyen qui souhaite un autre type de société de développement où le pluralisme des idées, des pensées, même de plaisir, pourrait s'épanouir et où pour cela le livre aurait toute sa place.

A l'inverse, si l'avenir c'est un livre virtuel – indépendamment d'une réflexion aussi bien pratique que philosophique sur cet « outil » - puisqu'il est clair que l'objectif mis en place à ce jour ne porte pas sur la connaissance, le développement de soi par la lecture, mais sur la vente de « liseuses » ou autres écrans importés d'Asie au profit de multinationales exploitant le dumping social de pays dits émergents.

Ceci n'étant qu'un premier temps, le deuxième même pas caché par nos dirigeants politiques et financiers étant le dispositif d'aliénation et de soumission à l'hégémonie d'un « marché virtuel mondialisé » pour une pensée unique et servile. Alors que la finalité de « l'outil » dans l'histoire de l'humanité depuis son origine fut de faciliter et améliorer l'activité de l'homme pour permettre dans toute sa diversité l'épanouissement de l'être social et non sa destruction intellectuelle.

Mais pour terminer dans une note positive, lorsque cela arrivera il y aura toujours quelques « éditeurs fous » endettés jusqu'au cou qui, avec les moyens du bord (peut-être seront-ils d'ailleurs redevenus imprimeurs) publieront sous le manteau (référence à l'époque 39/45 où les plus beaux textes de poésie ont été écrits et publiés bien que censurés) pour quelques lecteurs insoumis en marge de la société.

***Tiré du Chiendents n°38 : Editeurs : Bon à tirer ?**